

Un écrivain du dimanche... professionnel

Rencontre avec Daniel Poliquin

Daniel Marchildon

Number 26, March–April 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchildon, D. (1983). Un écrivain du dimanche... professionnel : rencontre avec Daniel Poliquin. *Liaison*, (26), 13–13.

«Quelqu'un qui dit qu'on ne peut pas écrire et faire autre chose fait preuve d'intolérance», m'affirme Daniel Poliquin comme un philosophe qui postule des maximes. Il vient d'allumer une autre cigarette. Posément. Il la fume de la même façon.

L'écrivain me cite à l'appui de son argumentation les exemples de Kafka et de Mallarmé, deux grands écrivains «du dimanche». Avec le premier il est très intime: à 29 ans Daniel Poliquin possède deux maîtrises, l'une en allemand, l'autre en littérature comparée. Il se décrit comme un «passionné de la lecture». Une bibliothèque bien garnie encombre l'entrée.

Selon Daniel «faire autre chose» peut même être avantageux. Toutefois, son réflexe de prosateur vient stipuler: «l'écriture reste mon premier besoin... mais traduire peut parfaire mon écriture».

Pour lui, écrire à temps partiel signifie écrire sans contraintes: «Si j'écrivais à temps plein, je serais à la merci d'un éditeur, du monde... comme ça je n'ai pas d'obligation». Cette pression exercée par l'attente d'un public lecteur porterait bien des écrivains professionnels à se répéter. «Un écrivain qui veut gagner sa vie de sa plume se répète», pose-t-il encore une fois comme principe fondamental mais avec tant de nonchalance que le moindre soupçon de prétention disparaît. «Regarde Antonine Maillet. Son livre c'est la Sagouine. Le reste (de son oeuvre) c'est la même chose.»

Même à temps partiel le même piège doit toujours exister? Les cheveux courts sur la tête ronde s'inclinent en un geste d'assentiment: «Moi j'ai peur de me répéter. Le jour où je me rends compte que je me répète, je jette mes manuscrits et je passe à autre chose. D'la poterie, n'importe quoi...» Et même s'il rit, je visualise assez facilement ses mains en train d'engendrer une création céramique... peut-être un bœck de bière.

Or, il n'y consacrerait sans doute pas autant de temps qu'à l'écriture. L'accouchement de *Temps Pascal* a pris deux ans et demi. Daniel avait donc hâte de publier. «C'est sûr que j'aurais préféré publier en Ontario mais...» Prise de parole parlait d'un délai de six mois avant la décision finale, aux Éditions de l'Université d'Ottawa, deux ou trois ans...

Le mal du monde de l'édition, résume Daniel: «faut que tu dormes, manges dans les cercles institutionnels pour te faire publier». Bref, en édition, comme ailleurs, on opère à l'intérieur de «cliques».

«Je ne sens pas que j'appartiens à une clique... j'suis pas membre d'un état-major», déclare l'auteur. La condition primordiale de son écriture: la liberté d'expression.

Mais s'il s'adresse aux gens de l'Ontario français — milieu restreint et souvent con-

• Rencontre avec Daniel Poliquin

Un écrivain du dimanche... professionnel

par Daniel Marchildon

Daniel Poliquin a publié en novembre dernier un premier roman, *Temps Pascal*, aux éditions Pierre Tisseyre à Montréal. Avant ça, une de ses nouvelles a figuré dans *Bing sur la Ring, Bang sur la Rang*, l'anthologie française de l'Outaouais, parue en 1979 aux éditions Commoner's d'Ottawa. Je me suis rendu, par une soirée début février, visiter l'auteur de ce livre dont l'action se situe en Ontario français. Attablé devant une bouteille de bière allemande dans son petit appartement de la Basse-ville d'Ottawa (son quartier de naissance), j'ai appris comment ce traducteur-réviseur à temps plein et étudiant à la maîtrise en Lettres françaises à temps partiel, vient à bout d'écrire des romans...

servateur de nature — il doit sentir des limites à ce qu'il peut dire, je m'empresse de souligner. Une grimace méditative crispe le visage de Daniel pour s'effacer avec l'arrivée d'une nouvelle cigarette. «L'Ontario français c'est un agrégat de paroisses... la liberté d'expression y est moins forte à cause d'une pression catholico-idéologique, j'sais pas trop comment l'appellerai ça. Au Québec j'suis certain que je passe pour un auteur poli».

Il ajoute qu'il a gardé certaines séquences dans *Temps Pascal* tout en sachant qu'elles offusqueraient certains à cause de leur réalisme. «Les contraintes j'les sens... Y'a toujours des obstacles, des murs, des entraves...».

Cela n'empêche pas Daniel de sentir un lien profond avec ce milieu, même un engagement. «En tout premier lieu et toujours je serai un Ontariois... c'est ma patrie». Une mise en garde cependant: «J'ai un engagement fidèle mais on dit au roi qu'il est tout nu, comme ça se dit dans l'conte».

Temps Pascal a un certain fondement historique: la grève des mineurs de Sudbury. Situation que Daniel observait pendant sa «période de militantisme» au conseil d'administration de Direction-Jeunesse. «Ce secteur a exercé une fascination sur moi... Ce milieu inexploité (l'Ontario et surtout Ottawa) est une mine de matière humaine... J'aime cette tension issue d'un milieu bi-culturel».

La fascination de s'arrêtera pas avec *Temps Pascal* car Daniel a déjà entamé un deuxième roman avec Ottawa comme toile de fond.

«Ils étaient bien intéressés au Québec (au moment où il soumettait son manuscrit) en raison de l'exotisme d'une écriture ontarioise... C'est valorisant d'être un des premiers (romanciers de l'Ontario)... mais, m'assure-t-il, j'en ferai pas un filon».

Sa vision de l'Ontario, largement composée d'ouvriers; exploitation et injustice. «Il y a une certaine ironie car l'oppression est consentie... Les gens trouvent ça normal de descendre dans le trou. Ça c'est plus tragique». La grève de *Temps Pascal* c'est «un temps d'arrêt, un temps de fête, un temps d'espoir pour les travailleurs, mais ils se font récupérer».

Daniel m'avoue que même s'il ne croit plus tellement aux «grandes causes» de ralliement, il n'abandonne pas pour autant l'action. «A force d'efforts individuels on peut faire un effort collectif... les efforts individuels convergent».

Cette croyance se fonde sur sa propre expérience. Il y a dix ans quand il revendiquait pour la cause franco-ontarienne, il passait, même parmi ses pairs, pour un fou. «Aujourd'hui les choses ont complètement changé... Mais ça prenait des pionniers au départ... Et personnellement ça me dérange pas de passer pour un fou!»*